

« Ville : relation amour-haine »
Esquisse de motion de synthèse des communications,
séance matinale du mercredi 6 juin
par Mathieu Flonneau

Reçu le 2 juin 2007

Textes pris en compte : « La ville comme lieu d'investissement affectif », Béatrice Bochet, géographe ; « L'ambiguïté des relations à la ville », Muriel Rosemberg, géographe ; « La somme de toutes les haines, la congestion urbaine automobile », « De l'illusion d'une permanence. Les automobiles parisiennes, des embarras de la ville aux embouteillages de l'agglomération », Mathieu Flonneau, historien.

Après avoir entrevu au cours des exposés liminaires les bases de l'urbaphobie, il semble légitime de relancer une première fois le balancier du côté d'un regard plus positif sur la ville. A tout le moins, il s'agit d'évoquer l'existence possible d'attitudes opposées, tempérées, médianes, voire ambiguës comme l'indique l'une des communications dont la synthèse m'incombe. Cet exercice difficile ne vaut que s'il est validé par les auteurs, aussi leur demanderai-je de compléter, sinon de rectifier aussitôt les quelques éléments rapides de synthèse que je vais exposer.

Remarquons que les deux textes qui complètent ma contribution émanent de géographes, imprégnés d'une conception moderne de leur discipline, d'une lecture de leur objet également sensible, « humaniste » même lit-on dans un des textes. La mise en perspective esquissée ci-après est limitée par ma propre logique disciplinaire historique ainsi que par mes propres lectures¹, et je les prie par avance de bien vouloir m'excuser de manquer de certains ressorts explicatifs canoniques dans leur matière.

Clairement, il s'avère que l'on se retrouve transporté du côté d'une appréhension impressionniste voire abstraite des problèmes dans ces efforts de « décryptage des forêts de symbole » que sont les villes – grandes ou petites. De ce point, l'un des textes le remarque, l'évolution même du colloque du fait de la longue haleine exigée pour sa préparation a fait évoluer son titre passant – pour ce que j'en sais - de « la haine de la grande ville » à « la ville mal aimée », jusqu'à son intitulé définitif qui ajoute aussi le décisif « ville à aimer ».

¹ J'ajoute à ce court texte deux compte rendus de lecture récents publiés dans les revues *Le Mouvement Social* et *Histoire Urbaine* qui s'intéressaient au sujet qui est le nôtre (l'opuscule de Mike Davis sur Los Angeles et l'ouvrage collectif de Yannick Marek sur les villes en crise ?)

En face du corpus cohérent et solidement constitué de l'urbaphobie aux lignes de forces et aux récurrences bien connues, les textes de la session visent à valoriser le corpus de textes urbaphiles si restreint au demeurant, au point que l'on retrouve d'ailleurs les mêmes cités plusieurs fois. Sans surprise, Julien Gracq – géographe et romancier faut-il le rappeler ?-, Pierre Sansot, Jean-Claude Izzo sont ainsi identifiés dans les précises bibliographies fournies par les auteures.

Remarque d'historien : le prisme de longue durée des « pathologies urbaines » témoigne de la permanence, surdéterminante par rapport aux diverses temporalités urbaines, de l'impossible détachement absolu de l'individu par rapport à son milieu urbain. La ville joue sur soi comme elle interagit avec chacun. L'ensemble ressort de l'affect, des sentiments et donc de la littérature d'où quelques citations savoureuses au sujet de la « ville insoutenable » dans l'un et l'autre des textes.

Dès lors, en contrepoint de l'urbaphobie, quelles « recettes d'amour », quels filtres magiques peut-on concocter ?

Pour ne faire que reprendre une classification esquissée par Béatrice Bochet et confortée par ses enseignements du terrain lausannois, les déterminants du rapport affectif à la ville paraissent bien relever de deux ordres : l'un lié à des facteurs personnels, l'autre à des facteurs urbains.

Dans le premier comme dans le second registre, l'on peut relever l'attachement au lieu d'habitat, la référence au moi, les valeurs esthétiques qui peuvent déborder sur la qualité morale des lieux et de l'ambiance générale, les valeurs fonctionnelles (les « aménités » urbaines) et, plus surprenant pour qualifier une situation urbaine par définition artificielle, les valeurs naturalistes.

Mélangez et dosez le tout et peut-être la ville deviendra-t-elle aimable !...

Quant à mes propres textes, il apparaît que l'on peut en extraire une « leçon » conforme aux enseignements des apports susmentionnés : les lieux de la ville peuvent susciter selon les périodes historiques, franc rejet, attachement latent ou totale adhésion. Deux exemples à cela : le destin en cours des voies rapides de la capitale française et celui contemporain du cœur de la ville, les halles centrales, véritable « point d'ignition » de Paris pour reprendre la métaphore gracquienne suggérant la chaleur des lieux.

Thèmes et problématiques d'ouverture pour le débat : pour une lecture dynamique des villes

- En définitive, l'enjeu pourrait être de comprendre pourquoi les gens ne s'acceptent généralement pas comme urbains mais pourquoi également il leur est impossible de s'imaginer autrement.
- Remarquons qu'il s'agit essentiellement de lectures de la ville contemporaine ; *quid* de ce même débat avec une profondeur historique plus marquée ? Cf. « L'amour des villes » d'un Jacques Le Goff...
- Le débat sur les villes que l'on n'aime pas mais que l'on habite tout de même doit être abordé... La ville pourtant habitée paraît être celle qui se fait au corps défendant de chacun et frustre en définitive chacun avec un sentiment de dépossession permanente... Signalons que ce constat est celui d'Antoine Prost dans le numéro fondateur de *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, spécial 'Villes en crise ?' (n° 64, octobre-décembre 1999). Pour la France contemporaine, la banalisation et la diabolisation concomitantes de la maison individuelle doivent être décryptées dans cette perspective.
- Quelles autres variables peuvent-elles être repérables dans le « filtre d'amour » des villes ? La question peu abordée des générations et des phases de la vie semble essentielle.
- D'autres séances aborderont au cours du colloque le processus de construction des images urbaines. En effet, il conviendrait de le voir en détail et concrètement à l'œuvre.
- D'autres temps, d'autres lieux et d'autres civilisations urbaines paraissent devoir être convoqués... On pourrait aussi suggérer un décentrement du regard du côté des Etats-Unis, du New York du début du XX^e siècle ou du Los Angeles contemporain – la sociologie de Mike Davis, zeropolis, l'écologie de la peur, l'imagination du désastre, ne laissent en apparence que peu de place à un amour réel de la ville.

Eléments annexes apportés aux débats :

I - Yannick MAREC (dir.), *Villes en crise ? Les politiques municipales face aux pathologies urbaines (fin XVIII^e- fin XX^e siècle)*, Paris, Créaphis, 2005, 760 p.

Rouge sur la tranche, pavéiforme, soigné par l'éditeur spécialiste des villes Créaphis, l'ouvrage dirigé par Yannick Marec a reçu des faits à la fin de l'année 2005 une forme de justification exemplaire. La crise couve dans les villes et quelque fois éclate au grand jour, comme sont venus le rappeler les événements révélateurs de « pathologies urbaines » multiples que chacun a en mémoire. Dans ce contexte renouvelé, l'urgence d'un regard historique susceptible de relativiser les peurs récurrentes liées aux dysfonctionnements des cités s'impose mais l'existence de ce livre-somme (759 p. !) n'était pour autant pas le produit des circonstances. Pas de celles-ci en tous cas ; comme si « l'être en crise » était, somme toute, une donnée consubstantielle de la cité dans l'histoire.

A l'origine de l'ouvrage se trouvent en effet les très nombreuses contributions orales présentées en décembre 2002 lors du colloque de l'Université de Rouen, « les politiques municipales face aux pathologies urbaines de 1789 à l'an 2000 ». Le succès de cette manifestation témoigna de l'intérêt soutenu dans le monde académique et au-delà – on recense dans le livre des interventions d'élus et de décideurs - pour le thème saisi par la nouvelle histoire urbaine française, depuis surtout le numéro fondateur de *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, spécial 'Villes en crise ?' (n° 64, octobre-décembre 1999)².

Les soixante-six auteurs, parmi lesquels la jeune et dynamique *Société française d'histoire urbaine* est fort bien représentée, ont donc taché de raisonner les modes d'intervention pratiqués sur les divers dysfonctionnements urbains, essentiellement en France. Les introductions problématiques de Yannick Marec et Jean-Claude Vimont sont parvenues à dégager des axes structurants susceptibles de nourrir la réflexion sur les diverses stratégies d'intervention des politiques municipales, et également de « politique des polices », afin de faire émerger des modèles de « systèmes municipaux ».

De ce point de vue, comme cela est proposé au tout début – p. 13-19 -, « revisiter » l'œuvre matricielle *Classes laborieuses, classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle* (Paris, Plon, 1958), de l'historien intuitif Louis Chevalier se révèle d'une grande logique et fécondité. Du détail des utiles et nombreuses monographies locales concernant les deux derniers siècles ressort ce que Yannick Marec qualifie dans ses conclusions « d'élargissement des préoccupations et, plus lentement, des réalisations des autorités municipales sous la pression à la fois de la croissance démographique de la ville et de l'immigration venue du plat pays environnant ou d'horizons plus lointains, mais aussi sous l'influence de l'évolution des idées sociales et politiques et des moyens disponibles » (p. 749).

² On renverra aussi, parmi les bases historiographiques, à Annie FOURCAUT (dir.), *La ville divisée. Les ségrégations urbaines en question. France XVIII^e-XX^e siècles*, Grâne, Créaphis, 1996, 465 p. et *Histoire Urbaine*, « Peurs citadines », n° 2, décembre 2000.

II - Mike DAVIS, *Au-delà de Blade Runner. Los Angeles et l'imagination du désastre*, Paris, Allia, 2006, 154 p.

L'énergie dépensée de ce côté de l'Atlantique à lire et publier Mike Davis impressionne et pourrait paraître suspecte au regard des soupçons éveillés par la lecture du maître livre consacré par Philippe Roger à « l'ennemi américain »³. Il est vrai que dans le domaine de l'urbanisme sont à l'œuvre les mêmes mécanismes pavloviens de la critique, voire de l'hypercritique, à la française du « modèle américain ».

Avec cet opuscule, l'éditeur Allia s'est donc lancé dans une entreprise éditoriale louable de stigmatisation de l'existence à Los Angeles, qu'il convient cependant désormais de regarder avec la modestie qu'impose la situation des banlieues françaises, notamment depuis le déroulement des émeutes de novembre 2005. Cette maison d'édition s'est par ailleurs distinguée par la publication d'autres petits livres de qualité consacrés aux nouvelles formes urbaines, à l'urbanité parfois étrange et glacée, comme celle des motels, quasiment toujours importées des Etats-Unis⁴. Et souvent vues avec condescendance, il faut bien l'avouer.

En ce cas, avec *Au-delà de Blade Runner. Los Angeles et l'imagination du désastre*, qui est la réimpression du chapitre 7 du livre *Ecology of Fear*⁵, Mike Davis, sociologue de terrain par accident – il ne s'agissait pas de sa profession au départ – livre une lecture apocalyptique de la destinée du monde urbain nord-américain, particulièrement identifiable selon lui dans la *City of Quartz*, soit Los Angeles, baptisée ailleurs la « capitale du futur ».

Si l'on suit strictement les modélisations reproduites aux pages 16 et 17, on peut prêter à l'auteur l'ambition d'écrire un nouveau chapitre, actualisé, « d'écologie urbaine » au sens où la fameuse Ecole de Chicago dominée par Parks et Burgess avait distingué des canons sociologiques propres aux cités américaines des années 1920. Désormais, dans les espaces urbains structurés essentiellement par la peur, les critères interprétatifs invariants seraient les suivants : entourées de prisons, la ville extérieure (seule exempte de violences sur les enfants), la ceinture du goulag, les banlieues dorées protégées, les banlieues ouvrières et le noyau des sans abri ; et dans les interstices, les zones de tirs à vue, de trafic de drogue, de prostitution, de guerre raciale de faible intensité, de quarantaine, de règne des gangs, de surveillance par des milices privées et d'autodéfense. Et Mike Davis d'énumérer avec des photographies-preuves à l'appui les modalités technologiques de défenses et de contrôle social, au sens foucauldien du terme, qui, d'après lui, achèvent de ruiner l'Amérique en « *son centre moral traditionnel, la périphérie urbaine* » (p. 93).

Par comparaison, le lecteur français – celui seulement d'avant la fin 2005 ? - peut se rassurer et se dire que tout de même « la dégradation de la chose publique n'atteint pas ces niveaux-là ! ». C'est du reste dans cette demi-

³ Philippe ROGER, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil, 2002. Le succès éditorial de Mike Davis rentre tout à fait dans cette logique ; rappelons que *City of Quartz, Los Angeles, capitale du futur* a été publié à La Découverte, 1997 et 2000. L'ouvrage a été en 1998 lauréat du prix « La ville à lire ».

⁴ Entre autres, Bruce BEGOUT, *Zéropolis*, Paris, Allia, 2002.

⁵ Paru au Metropolitan Books, Henry Holt and Company, New York, 1998.

satisfaction honteuse, comme celle que livre toute mauvaise pensée, que réside sans doute la clé du succès de ces thèses dans l'hexagone.

Car, somme toute, tout cela est connu, ou présumé tel, même si Mike Davis le pose radicalement avec un vocabulaire souvent particulièrement dérangeant : les territoires palestiniens, l'apartheid, le goulag sont ainsi convoqués à maintes reprises comme références.

Référence du livre, le visionnage du film-culte *Blade Runner* réalisé par Ridley Scott en 1982⁶, assorti de la musique si mélancolique de Vangelis, traduirait par excellence une tragédie humaine absolue muée en esthétique du désastre, ici décrite scientifiquement. De ce point de vue l'ouvrage est évidemment plaisant, mais là est sans doute la faiblesse de la thèse : celle-ci est si bien imprégnée de la fiction qu'elle finit par s'y plonger également et par oublier sa condition d'existence : son rapport à la réalité.

A la rigueur, extrême également, le cinéma de John Carpenter avec *Assaut* ou, justement, *Los Angeles 2013*, pourrait avoir cette valeur documentaire recherchée par Mike Davis soucieux de vérifier ses désirs noirs alors que les réalités sont évidemment grises. Il offre certes des faits, mais commet également des négligences en oubliant les espaces de liberté et le dynamisme de la société micro-capitaliste et multiraciale états-unienne. L'enjeu de la survivance de la démocratie, qui est au cœur de la logique de toutes les villes américaines, se pose toutefois en certains lieux avec plus d'acuité que dans d'autres⁷ et le consensus social n'y paraît qu'exceptionnellement remis en question.

A trop vouloir démontrer, l'auteur dénie donc mécaniquement toute valeur au « modèle américain » au point de manquer quelques unes des bonnes raisons qui le font tenir malgré tout et lui maintiennent une dimension attrayante indiscutable⁸. A quoi attribuer encore la séduction réelle et non naïve de *l'American way of life* ?, telle est la question évitée tout au long de ces pages qui laisse une impression d'effroi, de veille de big one ou d'éruption volcanique ainsi que le suggère les dernières lignes.

Pour une analyse plus objective d'un espace urbain non désespérant et gros de capacités de renouvellement, on préférera donc en français Jean-Louis Cohen, *Los Angeles*, (Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine/IFA, 1998), ou encore, plus récent, le diagnostic de Cynthia Ghorra-Gobin, "Los Angeles, la réinvention des centres", (in *Voies publiques. Histoires et pratiques de l'espace public à Paris*, Paris, Picard, 2006). Signalons aussi le catalogue de l'exposition qui s'est tenue à Beaubourg en 2005 consacrée à « Los Angeles, 1955-1985, naissance d'une capitale artistique », qui vient opportunément rappeler le versant glamour et fascinant de la cité des anges californienne.

⁶ Cette adaptation du livre de Philip K. Dick, *Est-ce que les androïdes rêvent de moutons électriques* ? est bien un tournant dans la représentation moderne de la science-fiction, aussi important et fondateur que le fut en 1926 – et non 1931 comme il est indiqué par erreur – le *Metropolis* de Fritz Lang.

⁷ On lira avec profit sur ce plan Jean Pavans, « Quelque chose de Detroit », *Revue des deux Mondes*, janvier 2005, p. 107-114 et même aussi *American Vertigo* de Bernard Henri-Lévy qui, lors de sa parution en français en 2006, a ravivé tous les prurits traditionnels de la relation franco-américaine.

⁸ Pour nombre de personnes notamment issues du Tiers-monde, il convient de noter que, mis en pratique aux Etats-Unis même, le rêve américain de libertés concrètes n'a rien de périmé ; cf. Dinesh de SOUZA, *Pourquoi il faut aimer l'Amérique*, préface de Jean-François Revel, 2003.

Enfin, sur la dimension sociologique de la crise urbaine, des analyses plus tempérées et sans doute aussi moins convenues attendront le lecteur dans d'autres ouvrages récents⁹.

⁹ Jacques DONZELOT, Catherine MEVEL, Anne WYVEKENS, *Faire société. La politique de la ville aux Etats-Unis et en France*, Paris, Seuil, 2003.